

Cartel franco-brésilien de psychanalyse

Cycle de conférences-débats 2020-2021

Retour de bâton ? (suite)

Mercredi 05 mai 2021

Vous avez dit binaire ?

Pascale Bélot-Fourcade

Marc Caumel de Sauvejunte qui est décédé il y a quelques mois du Covid, faisait remarquer lors de journées organisées par Jean Paul Hiltenbrand sur le narcissisme que nous sommes dans un processus de dé-civilisation qui n'a pas de nom puisque du nom nous voulons nous en passer dans une idéologie de la diversité, elle-même aux prises avec son contraire, implicite dans l'idée d'égalité : non dans une égalité signifiante mais dans une égalité de signifiés infinie sans le support des signifiants.

Vous voyez le fatras. S'agit-il de rendre compte d'un déplacement du réel vers un réel de l'individualité, un réel qui n'est plus dans sa fonction de support du symbolique mais un réel de l'individualité forcément sauvage ? je souhaiterais attirer déjà votre attention sur le fait que cela nous change de l'idée d'un retour du matriarcat, ce à quoi tiennent plus les messieurs analystes que les dames apparemment.

Marc disait aussi que Simone de Beauvoir a fait surgir de son refus de se faire le Grand Autre d'un homme, le deuxième sexe. La formule m'a plu. Alors quand Roland m'a fort gentiment proposé d'intervenir dans ce séminaire « Retours de bâton », je lui ai dit qu'on pourrait parler de « la bêtise du binaire ». Nous nous sommes accordés sur le titre « Actualité du binaire ». Ce qui est en question, c'est qu'aujourd'hui les promoteurs du genre dénoncent la binarité dépassée de l'ordre patriarcal en général et des analystes en particulier.

Aborder les questions de genre et de binarité amène assez vite à s'étonner du flou entretenu autour de ces concepts utilisés à tort et à travers dans les innombrables débats d'idée qui les mobilise. Le comprendre requiert de faire un retour historique en rappelant comment s'est forgé dans les années 70 la notion de « French Theory » aux Etats unis.

Pour le détail de cette question je renverrai au livre de François Cusset « French Theory » paru en 2003 ainsi qu'aux publications récentes d'Elizabeth Roudinesco : « Soi-même comme un roi », d'Eric Marty : « Le sexe des Modernes » et d'Anne Emanuelle Berger : « Le grand théâtre du genre »

Sans rentrer dans le détail de l'histoire, je rappelle simplement que tout part de l'engouement considérable suscité outre atlantique par les enseignements et les publications de Lacan, pas beaucoup, un peu Deleuze et surtout Barthes, Derrida et Foucault, aboutissant à la tenue, du 18 au 21 Octobre 1966 à l'université John Hopkins à Baltimore d'un immense symposium avec

une centaine d'interventions dont les plus attendues étaient celles des français. Je rappelle au passage que Derrida y rencontre pour la première fois Lacan qui lui, en reviendra comme Freud, moyennement emballé.

Et puisque nous sommes censés parler de retour de bâton, je soulignerai l'effet paradoxal de ce colloque qui, pour les français a fait apparaître des divergences fondamentales, Derrida y développant par exemple son idée de « disruption contemporaine de la structure centrée », son concept de « jeu » dont les traducteurs, avec « freeplay », peineront à rendre la dimension d'ironie et de marge de manœuvre, et la fameuse notion de « déconstruction » qui fera vite flores. Les concepts et formules avancés par Derrida ou Foucault seront bientôt canoniques aux Etats unis, de John Hopkins à Yale ou Cornell.

Du côté américain c'est l'inverse puisque cela coalise sous une seule dénomination de French Theory les positions pourtant bien hétérogènes des invités français : ce qui atteste d'ores et déjà de la superficialité avec laquelle seront traités les théories de chacun d'entre eux.

Or ce regroupement artificiel aura pour effet de structurer aux Etats Unis une querelle farouche entre adeptes de la French Theory et tenants d'une culture entièrement vouée aux lois du marché. Il ne faut pas oublier que les grands patrons de l'industrie ont aux états unis une mainmise forte sur un système universitaire empreint d'idéologie entrepreneuriale. Il ne faut pas mésestimer la violence des affrontements liés à une bipolarisation du débat (certains d'entre vous se souviendront de ce qu'on avait appelé l'effet Sokal), alors que la French Theory recouvre un amalgame d'objets textuels et discursifs mal identifiés mais repris en chœur par des milliers de consommateurs, leur donnant une valeur d'usage politique et militante inattendue et surtout spécifiquement américaine, totalement décontextualisés (Edward Saïd les appelant les théories voyageuses), et re- contextualisées dans un environnement totalement orienté par les questions de race, de minorités ou d'un féminisme spécifiquement marqué par le contexte lesbien des universités américaines, même si les contributions ultérieures de certains français (Derrida et Foucault en particulier) devenus des vedettes américaines (c'est le cas de le dire !...) alimenteront encore ce penchant au mot d'ordre, en prônant en particulier une déconstruction radicale du dispositif de la sexualité.

De la lecture biaisée des textes sortiront les nouveaux mots d'ordre des années 80, à base de concepts « ready made » ou « passe partout », nous dit Eric marty. De cette superficialité apparente, certains comme Judith Butler qui se réclame autant de Derrida ou Foucault que de Lacan, ne s'en cachent pas, y revendiquant au contraire un caractère fécond et créatif.

Mais avant d'aller plus loin, je veux revenir sur une autre dimension importante, déjà notée à propos des concepts mis en avant par Derrida, à la source de cette confusion entretenue sur les notions utilisées par les tenants, comme les opposants d'ailleurs, des théories sexuelles modernes exportées des Etats Unis. N'oublions pas la haine anti sexuelle que suscite la psychanalyse durant la première moitié du siècle qui est à la fois le symptôme de son progrès agissant et de l'émancipation dont elle est porteuse. Nous pourrions dès à présent situer que du côté de l'émancipation les américains y sont allés un peu plus loin : premier retour de bâton ! mais vers quoi ?

« C'est en maintenant une part d'intraduisible que les gender occupent les esprits » écrit Eric Marty. Je renverrai à nouveau, car j'avais déjà eu l'occasion de le faire, au livre de Anne Emmanuelle Berger. Emmanuelle Berger est à lire : c'est une femme tout à fait bilingue qui a tenu à l'Université de Cornell aux USA et en France au sein du nouvel Institut du genre CNRS par rapport à l'université une fonction d'enseignante. En écrivant que « la langue nous mène en bateau », elle nous invite au point exact, là où il faut écouter car dans toute cette histoire du genre et de la différence sexuelle, la langue nous embarque dans des distorsions de sens qui invalident l'idée d'une compréhension libre que nous pourrions avoir.

Dans son livre donc, A. E. Berger dénonce les problèmes de traduction comme étant à la source de beaucoup d'ambiguïtés, à commencer par celle qui nous intéresse au premier chef, à savoir la notion de « différence sexuelle », comprise aux USA comme différence des sexualités. En atteste un débat entre Judith Butler et Gayle Rubin cité par Emmanuelle Berger, précisant qu'on aurait bien du mal à trouver une traduction idiomatique pour faire valoir la distinction entre « différence des sexes » et « différence sexuelle » en anglais. « Pour désigner la différence des sexes, il y a tout à parier, dit-elle, qu'on emploierait spontanément l'expression « gender difference ». Cela a eu politiquement pour effet, pas moins, l'émancipation des sexualités aux USA par le biais de l'émergence du genre.

La difficulté est la même en retour pour des notions grand public comme « gay » ou « straight », comme d'autres moins connues du grand public comme « performance » ou « empowerment »,

C'est donc en ne perdant pas de vue ces difficultés de traduction qu'il faut se pencher sur la lecture des textes innombrables débattant des questions de sexe, de binarité, de genre et des dérivés comme transgenre, cisgenre, etc...

Arrêtons-nous encore sur la notion de genre dont la définition même fait difficulté Le genre est bien une invention américaine : fait-il retour de bâton ?

Vous savez que la notion de genre a été mise lumière par les femmes aux USA et en particulier les lesbiennes dans les universités. Le genre est cause d'un grand malentendu aujourd'hui : remplace-t-il le sexe ou pas ? en France on remplace aisément sexe par genre jusqu'à penser comme le Maire écologiste de Reims à mettre en place un budget genré binaire en diable également distribué entre hommes et femmes.

Aux USA la théorie du genre est plus portée par la déconstruction : en tant que stéréotype, il faut aussi le déconstruire par un activisme militant et des pratiques sexuelles. Les auteurs du « gender », mot initié par Butler, se posent sur un refus : la négation et l'annulation de l'opposition Masculin/Féminin de la différence sexuelle qui contraste avec une possibilité de prolifération sans limite des possibilités de genre qui se fondent sur la pratique sexuelle.

Monique Wittig est française. Elle-même dira en quoi ce qu'elle a amené de la pensée Straight est un intraduisible. Straight est traduit en français par hétéronormé alors qu'il a en anglais un sens moral que ne donne pas la traduction française. C'est une femme intéressante car elle s'est axée sur la question de la langue. C'est un bon écrivain par ailleurs. Elle était militante au MLF, proche d'Antoinette Fouques. Elle est partie aux USA car elle trouvait que le féminisme

français était « un féminisme de bonne femme », et qu'elle ne pouvait se faire entendre en France. Elle enseigne à Berkeley en Californie et publie donc « la pensée straight ». Son radicalisme est intéressant. « Les lesbiennes ne sont pas des femmes » dit-elle par exemple.

Il y a pour elle une pensée straight qui a marqué toute la tradition occidentale et qu'il faut anéantir, car pour elle l'hétérosexualité est le régime politique sous lequel nous vivons, fondé sur l'esclavagisme des femmes « esclaves des hommes et esclaves d'elles-mêmes, qui sont exploitées comme des marchandises ». Il y aurait donc un mode de pensée autoritaire qui réduirait au silence celles et ceux qui ne se définissent pas comme hétérosexuel. Il faut donc détruire politiquement, philosophiquement et symboliquement les catégories hommes/femmes car **c'est l'oppression qui crée le sexe et non l'inverse**. On se situe soit comme opprimé, soit comme oppresseur dans les relations que l'on entretient avec l'autre. On ne naît pas femme, dit-elle en prolongement Simone de Beauvoir, sauf qu'il ne faut pas consentir à le devenir : il faut détruire le mythe de « La femme ». Bien sûr le mariage est à supprimer car il conduit à une soumission à la domination masculine. Les femmes auraient été assignées par la civilisation à être « des êtres pour autrui, des êtres du côté de l'en soi privées d'une véritable liberté, privées d'un rapport au néant comme lieu ontologique de la liberté, chosifiées par la civilisation ». Objectalisées par les hommes, les femmes sont empêchées d'être des sujets pour elles-mêmes. Ce n'est pas le mythe qui est à déconstruire, c'est la catégorie de Femme qui doit disparaître : il faut noter que c'est une femme très logique qui agit le vrai féminicide.

Mais elle rejette donc aussi l'inconscient puisque la langue est hétérosexuelle et parle homme/femme, pourrait-on dire. Le monde de demain ne comportant ni homme ni femme, il ne doit pas compter avec l'inconscient.

La femme est une catégorie aliénée, une réalité politique qui ne peut être originaire dans une réflexion sur le genre. Si historiquement ce sont les femmes qui ont été à l'origine des « genders », c'est à partir de l'activisme lesbien auquel Michel Foucault porte crédit que la théorie du genre se structure.

L'utopie de Monique Wittig consiste donc à concevoir un être sans le genre, un être neutre, asexué, qui ne rencontre plus cette division que produit la sexualité au cœur de l'existence.

Pour Judith Butler la notion de genre est toute autre, comme le souligne Clotilde Leguil : Pour J. Butler le genre est un fait sociologique qui tend à figer les pratiques sexuelles dans des rôles hiérarchisés et figés par la morale et la politique. Il faut donc sans arrêt les déconstruire et les défaire, en particulier par leur démultiplication : l'«agency», puissance d'agir que recèle chaque individu, définit dans une idée comportementaliste l'individu comme entrepreneur de soi. Il n'y a pas de sujet chez Judith Butler mais une interaction entre les individus et l'espace social. Le genre n'est pas une construction symbolique, cette dimension a été évacuée sur la modalité de la jouissance, et du refus de l'arbitraire du signifiant. J. Butler souligne et refuse les injonctions dites d'assignation symbolique comme « bonne mère », « bonne épouse », etc... on est dans le comportementalisme. Ce n'est que par les dysfonctionnements sociaux manifestes que le genre s'effrite et peut varier. L'identité genrée n'a pas d'autre réalité que

sociale, il y a une abrasion de l'intime, ce que le sexe frayait avec l'inconscient. La référence au sujet est donc obsolète.

Elle reprend aussi à son compte l'entreprise de désubstantification du genre pour faire valoir en lieu et place de l'être des actes corporels subversifs qui introduisent « du trouble dans le genre ». La parodie a donc des enjeux politiques et permet de montrer qu'il n'y a pas d'être homme et d'être femme. La question du sexe, si nous l'entendons bien, est donc réduite à une question de jeu sémiologique dont la drag Queen est l'emblème.

Les lectures de Judith Butler, de Gayle Rubin, anthropologue, et de leur dialogue, sont loin d'être inintéressantes et marquent justement l'instabilité apparente de l'expression : « différence des sexes » qui n'a pas la même consistance partout. Judith Butler laisse en suspens les énigmes de traduction. Sur la question de la différence des sexes, elle suggère de la laisser « ouverte, féconde et non résolue ».

Judith Butler est une philosophe intelligente et pertinente ; elle affiche qu'elle est Queer et fait promotion de ce performatif qui ne cesse de faire parler en France et en Europe.

C. Melman disait fort justement à ce sujet que ce performatif est la langue de l'injonction hallucinatoire et sans tiers. J. Butler s'est interrogée sur la dislocation du rapport de la langue à son lieu d'émission : « Quelle langue est-ce que je parle quand j'emploie le mot sexe aujourd'hui en français ? » Elle se situe sur deux plans : d'être américaine mais de formation philosophique européenne, et dans un rapport aux langues européennes en général, à la langue allemande en particulier et par rapport au judaïsme. Perdue dans la différence des langues elle semble avoir du mal à se situer par rapport à la différence des sexes. Le genre serait-il son « sinthome » ?

Aujourd'hui les sociolinguistes constatent qu'on parle désormais anglais en parlant sexe en français. La langue anglaise, nous dit E. Berger, ne renvoie plus elle-même à l'unité d'un lieu et d'une culture. Elle est le lieu paradoxal et le vécu de cette dislocation généralisée.

Dans ces aller-retours sémantiques que d'aucuns pouvaient croire futiles, qui, en parodiant Freud, pourraient être qualifiés de transmission en retour de la peste, les affaires de genres vont vite, elles se déploient dans l'actualité et sous la forme d'une dénonciation de la psychanalyse dont il faudrait, pour ses détracteurs mais aussi pour des analystes se disant « modernes », remettre en cause les fondements.

En doublure de ces idées se voulant porteuses d'émancipation, il est important d'avoir à l'esprit que le développement, à la même époque, de nouvelles technologies médicales sur la planète et la capacité à intervenir directement sur les corps a favorisé l'idée d'une autonomisation possible du genre sur le sexe.

Il est curieux à cet égard que l'affaire Money, ce psychiatre de John Hopkins en Angleterre, qui, au siècle dernier, à la suite d'un ratage d'une circoncision d'un petit garçon jumeau, a pris l'option de le transformer en fille en affirmant qu'une éducation conforme à ce genre résoudrait heureusement la question, ce qui en fait a conduit au suicide cet enfant qui, devenu adolescent, se voulait homme, et a provoqué un bouffée délirante chez son jumeau, que cette affaire, donc, n'est pas eu plus d'écho sur l'opinion publique, et n'ait pas plus porté à réfléchir

sur l'opportunité de ce type d'intervention. Money était un dingue, François Braunstein, dans son livre « La philosophie devenue folle », en parle très bien, je ne m'appesantirai donc pas là-dessus. Mais la leçon est actuelle : on doit s'y reprendre à plusieurs fois pour entamer le corps sain d'un enfant. Par rapport à cet **attentat**, je ne sais dans quel registre mettre cette maxime, si c'est sur l'éthique d'un médecin, d'un psychanalyste, d'un citoyen ou d'un sujet divisé.

Les ambiguïtés sexuelles qui avaient toujours existé (cf le Chevalier d'Eon) ont pu alors penser trouver une résolution dans le réel à travers les opérations chirurgicales et la prise d'hormone. Et Stoller, curieusement démontrait que le genre pouvait ne correspondre en rien au sexe anatomique et que grâce à la médecine on pouvait accéder au sexe de son choix. Lui-même n'était pas très favorable, comme le soulignait Nicole Kress Rosen, aux interventions, ayant remarqué que les conséquences ne sont pas si idylliques que ça et que les transsexuels continuaient après leur quête vers d'autres aventures,

A partir de ce moment-là a été élaborée cette idée extraordinaire, énoncée telle-quelle dans des émissions grand public comme ce fameux film « Petite fille », qu'il peut y avoir « un mauvais corps » par rapport à un mental qui, lui, serait dans le vrai.

Il m'apparaît certain que l'intérêt de la psychiatrie de façon mondiale à partir du transsexualisme donne lieu à une révision complète de la représentation du corps dans les sociétés occidentales, et à une expansion des théories mondiales sur le sexe et le corps. Toutefois aucune n'a retenu ce que disait Lacan par rapport au genre, c'est que homme et femme sont des signifiants et que le destin des êtres parlants est de répartir entre hommes et femmes : « ce qui définit l'homme, écrit Lacan, c'est son rapport à la femme et inversement Il s'agit pour l'adulte de faire homme c'est à dire de faire signe à la fille qu'on l'est » (leçon du 20/01/71). Il y a donc eu adoption d'une théorie essentialiste, celle du mauvais corps qu'il faudrait paradoxalement démedicaliser et déjudiciariser (c'est la demande des LGBT), ce qui est quand même assez fort quand on sait que sans l'appui permanent de la médecine le corps transsexuel ne tient pas : mais il s'agit de dire aujourd'hui que le transgenre est normal parce qu'il a réconcilié le corps et le mental, ce qui reste à prouver, et ce qui, on peut se le dire entre nous, n'est effectivement pas donné à tout le monde : nous serions donc, nous, normalement anormaux, ce que nous acceptons très bien !

Je rappellerai que dans les positions médicales et aujourd'hui l'EBM qui se situe sans impossible, j'insiste sur ce point, l'idée du soin et de cette hypothèse psychique du malaise dans un mauvais corps qui se traiterait par des moyens hormonaux et interventionnistes, ne sont pas sans organiser des désastres. L'idée d'une sur humanité est inhérente à la médecine moderne et pousse à ce « dopage pour être », titre que j'avais avancé précédemment à propos de Paul alias Béatrice Préciado , pour forclure le manque à être en ignorant que c'est le corps du langage qui fait le corps au sens ordinaire. On ne s'étonnera pas, comme le rappelait Bernard Vandermersch, que cette vision d'un corps qui n'est fabriqué que de signes soit fondée sur le refus de l'inconscient qui est l'effet de l'incorporation du langage. Cette vision de l'intime est opposée à l'idée de la subjectivité qui est soupçonnée de perpétuer l'aliénation. L'entrepreneur de soi n'a pas d'inconscient et doit réaliser son potentiel à travers l'actualisation de « performances » (dans le sens américain de monstration) sexuelles sensées lui permettre d'être pleinement lui-même.

On peut comprendre alors que le travestissement, le jeu sémiologique peuvent aller à l'infini sans point fixe, dans la méconnaissance ou le déni, avec une possibilité de prolifération sans limite des possibilités de genres qui se fondent sur les possibilités que donne la pratique sexuelle. Le genre apparaît donc comme une extension imaginaire désafférentée du symbolique. Dans toutes ces théories et ces dérives identitaires, nous pouvons lire l'arasement de la question de l'inconscient et de l'altérité, et la banalisation de la question de l'identité : on oublie en effet que le sujet n'est pas une identité mais une question sur l'identité, qui implique ce qu'implique la signifiante c'est à dire un rapport au langage.

Si ces mouvements d'émancipation américains ont tenté de s'affranchir du moralisme de l'idéologie de la société américaine et de lutter pour une reconnaissance, ils ont été entraînés dans la déconstruction du logos, et, comme le dit Eric Marty : « la théorie du genre se retrouve prisonnière d'elle-même parce qu'un monde genré reproduit sans cesse une binarité en voulant exorciser la langue pour en faire sortir le démon du patriarcat ».

En voulant s'affranchir des effets du langage, ils voulaient aussi répondre à la malédiction du sexe qui avance que dans l'inconscient il n'y a aucune harmonie préalable entre l'homme et la femme. Or c'est cette discordance même qui constitue l'inconscient. Le secret de cela, écrivait Marc Darmon, Lacan l'a désigné comme l'absence de rapport sexuel. L'homme et la femme sont des signifiants, sont des semblants et il n'y a pas de possibilité d'inscription d'un rapport sexuel, même si les hommes et les femmes continuent à en avoir.

Freud disait déjà que « Quiconque promet à l'humanité de la libérer des épreuves du sexe, on le laissera parler, quelque ânerie qu'il débite » !... Ces mouvements n'ont pas non plus su lire Lacan (le séminaire « D'un discours qui ne serait pas du semblant » a d'ailleurs été traduit tardivement et on a donc outre-Atlantique arrêté de lire Lacan). Ils ont tenté de sortir de l'assujettissement (c'est à dire une inscription et non une assignation, comme le dénonce le catéchisme LGBT) au langage et se sont projetés dans une imaginarisation, pour y retrouver un peu d'identité, confondant, dans la méprise et la méconnaissance, l'être imaginaire qu'ils fabriquaient eux même et quelqu'un qui leur ressemblerait à s'y méprendre. Dans cette « tyrannie du narcissisme » (Lacan), ils ont nécessairement cherché à se retrouver dans l'image et à se doper dans le spéculaire. Sur cette défaillance d'une identité symbolique et d'une certaine fixité qu'elle permet mais qui est considérée comme aliénante, se sont développées des identifications imaginaires à l'infini sur fond de paranoïa dont la psychanalyse fait les frais.

Charles Melman, dans un texte de 1990 sur les quatre composants de l'identité, avait remarqué la propension paranoïaque incluse dans l'identité imaginaire : L'ambivalence est là : persécutons la psychanalyse, elle nous persécute : il faut la « débinariser » disait Préciamo dans : « Je suis un monstre qui vous parle » : entendons maintenant le jeu de mot ! Cette quête non comprise de l'être, infinie, est bien sûr d'aller au-delà du refoulement primordial, au-delà du phallus qui peut quand même border le trou du langage en lui donnant un référent point fixe. Mais serait alors advenue une signification sexuelle qu'il fallait à tout prix récuser. Alors est choisi le « déni de nommer », comme le disait Etienne Holdenove. Il s'agit de ne pas s'écrire mais de se déplacer fluidement.

On peut trouver un équivalent à la dysphorie de genre dans l'histoire, le TDAH, ils conduisent tous deux à un dopage. Nos collègues de l'EPEP ont dénoncé dans un livre intitulé « l'enfant agité » la falsification de cette clinique. Le TDAH, comme la dysphorie de genre, n'est pas un symptôme unifié : il recouvre des entités très diverses et son unicité ne tient qu'à l'éviction de la subjectivité du sujet, de son histoire et de sa parole. Il ne tient que par l'unicité de la promesse médicale qui, associée à la promotion d'un individualisme forcené, est à l'origine de l'essor actuel de la demande.

Dans la dysphorie la demande des cliniciens du DSM, qui se présentent pour certains sous la désignation de « psychologues trans » (dans un article publié par le Journal Marianne), de s'appuyer sur « l'autodétermination de l'enfant », est une pensée pour moi tout à fait folle car elle éclaire bien ce qu'il en est de la tentative de forclure le sujet et son histoire. La question est difficile parce qu'il n'y a pas d'unité de cette entité : en particulier la question de la psychose évincée dans l'unification « dysphorie de genre » complexifie radicalement ce pseudo-symptôme.

Il existe des transsexualismes précoces, très rares, mais pour beaucoup ces convictions s'effacent à la puberté. Je pointerai toutefois une discordance dans l'écoute des thérapeutes dans le film « Petite fille » : le crédit donné à la mère quand elle dit que l'enfant veut être une fille et le discrédit quand elle dit : « je voulais avoir une fille ». Bien sûr, c'est cet accueil discordant qui crée le trouble bienvenu dans le genre et qui oriente par un simple dit vers une transition. Tout autant l'immédiateté d'une réponse apportée à l'énoncé de la demande de reconnaissance de la dysphorie de genre se rangerait pour moi dans une même folie. Je me souviens d'une patiente anorexique qui m'avait demandé de peser 0 kg !...

Le développement de ces créations symptomales du DSM ont déjà évolué de façon parallèle : le TDAH est en train de refluer aux USA tant il a multiplié la toxicomanie et déjà la dysphorie trouve, en Angleterre avec l'affaire Keira Bell et en Suède, à s'inverser dans des détransitionnements.

Nous sommes obligés de constater aujourd'hui ce qui s'est déjà passé pour le TDAH, c'est-à-dire une segmentation des savoirs : d'un côté des psychanalystes, de l'autre des praticiens prêts à fournir à la consommation par le dopage. Dans un parallélisme de la division des jouissances entre une jouissance sexuelle, c'était la jouissance étalon, la jouissance de référence et les nouvelles jouissances, les jouissances scientifiques, celles des drogues qui fournissent des artifices, j'insiste aussi sur ce terme, sans limite. Ce sont effectivement des promesses fournies à ces débordements de jouissance dans le social, qui les renouvellent et les amplifient.

Des traitements se mettent en place dans la concurrence entre la jouissance scientifique, celle délivrée par les drogues et les hormones, et la jouissance phallique, celle du parlêtre, qui est d'ailleurs hors corps alors que la jouissance scientifique est, elle, une jouissance du corps et je dirai même corps à corps avec la drogue dans une certaine disparition du sujet (Freud parlait du retranchement du sujet à propos de la drogue). J'ai toujours dit d'ailleurs que l'alcool est plus fort que la parole, c'est ce qui était ressorti d'un réseau, le « bistrot d'alcoologie », que nous avons mis en place avec un médecin ami. Qui gagnera ?

Se pose alors la question : la psychanalyse doit-elle porter de l'aide à cette clinique DSM en collaboration avec des patients genrés dits « malades-experts », ceux-ci même qui se sont transitionnés et peuvent faire modèle dans la constitution d'une identité totalement médicalisée ? Au moment du TDAH, c'était une stricte concurrence, aujourd'hui pourquoi ces mêmes cliniciens font-ils appel à cette collaboration, dans la continuité de l'instrumentalisation de la médecine et maintenant de la psychanalyse ?

Bien sûr, les symptômes affluent, se développent. Se développent les dysphories à la fois par l'activisme genré et la promesse séduisante d'une émancipation séductrice à laquelle participe la science. Certains appellent cela de la libération. On peut le constater : la transition est un signifiant à la mode : on parle beaucoup par exemple de transition écologique. On remarquera aussi l'engouement des filles pour la transition alors même que dans le transsexualisme qui a été traité par Marcel Czermak et l'ALI, la demande était très majoritairement à l'époque « Male to Female », comme on dit aujourd'hui. J'ai à ce sujet une idée personnelle que vous m'avez entendu répéter depuis quelques temps, quand je parlais de la délinquance au féminin et des femmes plus facilement portées à l'affranchissement par l'inégalité structurelle de leur position et les difficultés identificatoires qu'elles peuvent ressentir. N'oublions pas qu'il n'y a pas de « La femme » qui aurait pu inscrire le rapport sexuel. L'engouement actuel ressemblerait-il à ce qui s'est passé à Saint Cyr : du sacrifice et un plus de jouissance.

Evidemment les services concernés par la dysphorie de genre, cette nouvelle appellation qui fait fureur, diffusée dans toutes les écoles, dans les journaux des lycées, sur les sites, sont affolés par la demande exponentielle qui bien sûr les excèdent. On peut y ajouter les anorexiques qui explosent (cf le Monde du 28 Avril). J'associe les anorexiques car elles souffrent d'une dysmorphophobie, elles se trouvent toujours trop grosses. Le corps n'est jamais ce qu'il faut dans l'acceptation du sujet par rapport à l'assignation (c'est ainsi qu'on parle aujourd'hui) à la naissance c'est à dire l'enregistrement à la naissance ou au moment de la reprise du miroir au moment de la puberté pour l'anorexique.

A la base de tout cela un désir d'inversion de ce qui peut être pris comme norme et le refus de l'assujétissement au signifiant. Et nous savons que les anorexiques, dans ce que j'ai pu appeler leur processus d'« abstraction », quittent le logos dans un sacrifice où la vie parfois bascule dans la mort.

Les minorités et leur vision victimaire aujourd'hui sont l'objet d'une attention enthousiaste, nous le savons par les media. Les jeunes qui sont, à la puberté, dans un moment d'interrogation par rapport à leur être, ne cessent de nous renvoyer des demandes d'affranchissement dans un nouveau langage, une nouvelle version de leur être désappareillée de la génération précédente. Ils sont très friands de nouveauté, d'avoir leurs propres infos, leur propre image. La question est pour nous de savoir comment attraper ces nouveaux signifiants pour ces jeunes influencés par les discours sociaux et leur souhait à l'adolescence d'affranchissement, et d'essayer d'entendre à travers les mots, les signifiants qui peuvent circuler, les points de structure et ce sur quoi les patients peuvent s'appuyer pour étayer les nouvelles constructions subjectives et les sortir de leurs impasses : nous en parlions alors avec Louis Sciara.

Il s'agit aussi parfois de faire tomber la virulence de certaines passions politiques, d'un défi libertaire en mesurant ce qui l'agissait, c'est à dire l'intolérance à l'ordre phallique qui étouffe. L'idée aujourd'hui reprise par le terme de consentement n'est pas sans intérêt, pour moi, à manier dans les refus modernes de l'assujettissement.

Il s'est aussi agi pour certaines ou pour certains, ce que reprend l'américaine Anne Fausto Sterling, d'abolir toute frontière entre le genre et le sexe (car il y a encore des hésitations !), ce qui permettrait d'inventer une nouvelle représentation de la sexualité humaine fondée sur l'infini variété de postures imaginaires, dans une intersexualité floue et changeante, fabriquant **un continuum**. C'est d'ailleurs ce que certains cliniciens qui s'appuient sur le DSM tentent de proposer, un lien continu entre l'autodétermination de l'enfant et la transition aboutissant à la fabrication d'une nouvelle filiation, plus souple, ou une nouvelle race (terme lancé par Judith Butler qui peut nous faire froid dans le dos !), et ceci par un protocole qui a pour point de départ l'annulation de la parole et de toute équivoque. Dans un même retour ou retournement, il pourra se détransitionner : pourquoi pas ? Les dégâts collatéraux sont un détail.

Et en plus ça cloche, on ne se débarrasse pas comme cela du binaire, surtout lorsqu'on ne s'appuie que sur des identités imaginaires : le T de LGBT a donc pu logiquement poser question : car s'il y a bien quelqu'un qui croit, je dirais farouchement, à la binarité c'est bien le transsexuel, ce qui peut faire penser que nul ne peut échapper au signifiant et à la dyade homme/femme du langage. C'est pourquoi les LGBT ont préféré, par une astuce sémantique dont on peut mesurer l'ampleur, lui substituer le concept de transgenre qui veut dire quoi ? en transition vers quoi ? vers un genre inconnu et non déterminé a priori, ce qui veut dire transition sans fin ou jouissance toujours différée parce que vouée à une insatisfaction permanente : c'est surtout de façon parfaitement évidente la dénégation d'une réalité qui fait que la transsexualité se joue entre la dyade des corps masculins et féminins.

Mais y a-t-il transition ? C'est bien sûr une question. Du point de vue du réel, on sait que les cellules sont sexuées. Sur quel imaginaire une transition peut-elle se fonder et se réaliser ? C'est un long débat que je ne peux avancer aujourd'hui. Les belges qui sont en avance et prévenants veulent transformer la loi pour que les allers-retours soient possibles, pour que ces personnes en demande de transition puissent vraiment choisir leur « destin ». Ce sont des destins tout à fait choisis par ces personnes. Il faut lire à cet égard le livre de Préciado « Je suis un monstre qui parle » : il écrit qu'il se trouve « cul par-dessus tête » : ce mot m'a beaucoup touché. Nous savons qu'il faut prendre en compte aussi l'après-transition, il reste à en connaître les effets sur le long terme.

Il faut encore faire ici une distinction avec l'idée du sexe neutre, autre forme d'utopie issue des textes de Roland Barthes et de l'idée d'un possible degré zéro de quelque chose. C'est aussi une idée qui fera fureur au point de voir apparaître de possibles demandes sociales sur la neutralité originelle du sexe pour l'enfant, avant qu'il puisse parvenir à un choix par autodétermination ! mais connaissez-vous des parents qui pourraient attendre un enfant neutre ? ni l'un ni l'autre, doublement nié ?

Alors sur cette binarité, que peut-on conclure ? je répondrai « c'est celui qui dit qui est ». Je crois l'avoir égrené tout au long du texte dans ces identifications imaginaires et dans la paranoïa du miroir.

Il y a derrière tout ça un problème de calcul bien sûr: le deux est un problème de calcul. Peut-on écrire le deux s'il n'y a pas le trois ? Pour faire du deux il faut certes qu'il y ait du Un et que l'on passe par trois pour faire du deux. C'est ce que nous dit Lacan dans RSI : on est deux mais par rapport à un tiers, et c'est ce qui donne le savoir sur le sexe. Et je vous dirai aussi qu'il y a aussi un problème de calcul dans les dysmorphophobies, pas le bon corps, pas la bonne forme, en tous cas chez les anorexiques. Un problème de calcul est toujours derrière ce qui peut apparaître comme des mensonges incessants.

Pour Freud comme pour Lacan il n'y a pas dans l'inconscient une harmonie préalable de l'homme et de la femme : c'est cette discordance qui constitue l'inconscient. Nos accusateurs le savent bien, c'est pour ça qu'ils sont de plus en plus violents, jusqu'à licencier des pédo-psychiatres de leur consultation.

Le déni et l'activisme militant ont sûrement poussé ces théoriciens à vouloir quitter le logos et la dissymétrie des positions sexuées que Lacan a formalisé dans les formules de la sexuation entre deux espaces, un ouvert et l'autre fermé. Leur but était de réussir à faire du Un, car du deux ils ne le pouvaient pas et ce n'est pas cherché d'ailleurs. On serait bien étonné de voir que la question de l'amour qui est une solution pour les femmes à leur identification, même si on leur accorde la jouissance phallique aujourd'hui, est très absente chez ces théoriciens. Seul Lacan avait parlé de l'éros homosexuel : elles n'en parlent pas à ma connaissance. Donc il s'agissait de faire du Un omnipotent dans l'éviction de toute altérité qui serait nécessairement dissymétrique.

Est-ce le nouveau monde que nous annonce Jean Pierre Lebrun ? Il est sûr que le communautarisme ne fait pas société. L'idée d'un collectif est exclue des genres. En se présentant comme un agrégat d'individualités regroupées autour d'intérêts personnels ou par une communauté de jouissance, il dissout le lien social par fragmentation et exclusion, ce qui, en raison de son histoire propre marquée par l'adjonction des minorités, apparaît de façon flagrante aux USA. Cela peut-il se retrouver en France de la même manière, dans l'idée de renouveler des idéologies et de s'émanciper de normes répressives, celles des stéréotypes par exemple, et faire effet de lutte des classes qui était, comme le notait Karl Marx, un trait assez français, là où elle se révélait dans sa plus parfaite expression ?

Notre société qui prône l'abolition de l'autorité et des disparités des places pousse à une sortie du logos. J'ai déjà démontré que les femmes y sont portées plus facilement. La dysmorphophobie est, je pense, le retour symptomatique d'un corps qui ne peut se « corpsifier » sans nom du père. Le sacrifice du sexe dans la positivité de l'imaginarisation actuelle du symptôme qui a envahit le social en est la demande, qui va se redoubler d'un sacrifice chirurgical.

Petite fille est un symptôme, Jean Pierre Lebrun le remarquait, qui pousse aussi les praticiens à des excès qui commencent à leur revenir par la justice (Procès Keira Bell en Angleterre).

Peut-on imaginer des êtres humains qui ne serait pas touchés par le langage, par l'identification sexuelle et un miroir non marqué de l'idéal du moi : est-ce l'avenir ou est-ce un moment américain d'une civilisation animée du performatif et du comportementalisme généralisé ?